Limite période dépassée

Kenan Görgün

CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Limite période dépassée

Kenan Görgün

CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Sortie de route. Cul par-dessus tête. Fatal ? Grave. Homme et moto désolidarisés.

L'homme vers le trottoir aux arbres, bras éraflés, épiderme à vif, jambes emprisonnées dans les crampes – sang. La machine vers le carrefour et ses automobiles lancées à toute allure par les feux verts, engrenages édentés, stries sur les chromes – huile & essence.

Témoins oculaires horrifiés par le sort du jeune homme transformé en pantin aux fils enchevêtrés ; ou bien voyeurs en attente d'une belle mort publique à voir commentée à la rubrique des Chiens Ecrasés. Parmi les observateurs, détachement d'un groupe d'amis dépêchés auprès du Sinistré. Contrits par la peur, l'émoi, et surtout le questionnement quant à l'issue de ce numéro involontaire exécuté à plus de 80 kilomètres à l'heure suite à la rencontre du visage du pilote avec un ballon de cuir surgi d'entre les voitures stationnées, échappé au contrôle d'un footballeur en herbe de sept ans pétrifié par un écheveau de larmes. Parmi le groupe de jeunes, un autre gars, un peu plus âgé, casque de moto au bras – pur concentré de colère.

« Putain de sa mère ! Ma moto ! »

Les autres jeunes : vigilants mais silencieux. Sauf un.

En tenue sportive peau de pèche Adidas, grand, blond, sec.

« Hé, Julio! Tu restes cool, okay… »

Plus soucieux, celui-là, du sort de leur ami, son inquiétante immobilité sur la face brûlante du bitume. Les yeux de Julio braqués sur ce Médiateur en Training.

Deux foyers à canons de Winchester. Leur potentiel ? Fatal.

Dommages physiques conséquents mais pas irrémédiables. Aux urgences, compresses, pansements, pas de plâtre, traitement de pommades pendant une semaine avant ré-examen conclusif. Un veinard. Dommages financiers – une autre paire de manches : deux semaines de convalescence en garage pour la moto de Julio. Frais à charge du Sinistré Rescapé, Antoine de son prénom. Face à face

tendu entre Julio et Antoine dès sa sortie de chez le médecin. Ultimatum. Au terme de trois jours, l'oseille, 3500 euros, au cent près.

Le cran d'arrêt de Julio : très éloquent. Le cran d'Antoine : dans les chaussettes.

Les copains : impuissants. Leur collecte de fonds : inexistante.

Antoine au Bancontact : 456 euros pour solde de ses deux comptes confondus.

Faisabilité concrète du remboursement : zéro.

Antoine à son frère ; Antoine à sa petite amie ; Antoine au Cash Converter avec tout le contenu vendable de sa chambre : guitare électrique Gibson, ampli Randall grésillant, imprimante à éjaculation d'encre incontrôlée, baffles JBL 300 watts, lecteur MP3 5 gigas, coffrets collector du *Parrain, de Gangs of New York* + 38 DVD simples au prix dévalué + 78 CD de rock, blues, funk – mal au bide de devoir s'en séparer. Des jeux vidéo : courses auto-moto essentiellement. Total des ventes : 870 euros. Pas de marchandage possible.

(870, seulement ?! Antoine écoeuré par les cycles infernaux de la consommation.)

Total des avoirs : 456 + 870 = 1326 euros.

Reste à trouver : 3500 – 1326 = 2174 euros.

Facteur temps : deux jours avant expiration du délai. Julio toujours sur la brèche, au téléphone – harcèlement. « Au centime près, connard! » Le téléphone d'Antoine ? Modèle Sony-Ericsson milieu de gamme. Repris pour 145 euros.

Un cure-dents à la table des rois !

Premières manifestations de menace de la part de Julio.

Objectif : instauration du règne de la peur dans l'esprit d'Antoine ; abus caractérisé de la pression psychologique. Après maints coups de fil, interrompus par Antoine suite à la vente de son téléphone, apparitions dans le quartier de Julio, le spectre des bas-fonds. En travers du chemin d'Antoine, exhibition d'une lame encore plus luisante, si possible, que le jour de l'accident ; dépôt, devant la maison, sur le pas de la porte (dans le couloir

parfois !), de pièces détachées de bécane puisées dans des réserves de garagistes ou des cimetières de voitures aux abords des bretelles d'accès à la ville. Attaques verbales sur le téléphone fixe de la maison ; suspicion des parents. Interrogations. Mutisme d'Antoine. Réclusion. Immobilisme. Statique dans sa chambre, pensif dans les rues, absent au sein de ses camarades, calculateur stérile de nouvelles sources de fric, du concret en liquide, l'équivalent, pour un paysan ou un vieux de la vieille comme son père, d'une propriété bien enracinée dans la terre des origines, la mémoire inamovible de la Pierre et de la Ronce. En vain.

En vain, les tentatives répétées de cagnotte auprès des copains, membres d'une espèce au pouvoir d'achat limité – chômeurs. En vain les supplications auprès d'une petite amie transmuée par son exigence d'un compagnon de pieu plus à la taille de sa vulve ; Antoine tourmenté par des hypothèses paranos au sujet de sa virilité. Hantise d'une impuissance miroir de sa vie. En vain, aussi, en vain, surtout, la demande auprès de sa banque pour extension de ses retraits à – 5000 euros. Rejetée comme la vulgaire main tendue de la mendicité sur la voie publique. Aux guichets, auprès d'un conseiller en mauvais conseils, Antoine l'homme ordinaire aux abois, en colère, de moins en moins *under control*, larmichettes sanglées aux paupières par sentiment d'infériorité, la carte de la fierté du consommateur-roi, de la bonne entente, de la complicité solidaire de citoyens honnêtes jamais à l'abri d'une mauvaise passe, du misérabilisme même… En vain.

Le venin de l'indifférence bancaire institutionnalisée.

Et puis le miracle. Le miracle ?

Ou bien une pratique mûrement réfléchie de l'opportunisme ?

A la sortie de l'agence, le soir, un homme debout contre une lanterne.

Dans les voiles de l'obscurité, clarté lunaire du lampadaire en réflexion dans la cornée de l'inconnu. Objet de son étude discrète : le jeune homme debout devant les portes automatiques de l'agence.

Ouverture, fermeture, ouverture, fermeture de ces portes vitrées, dans le dos du jeune homme oublieux de lui-même et de son environnement.

Incarnation limpide de la détresse. Catalogue à lui seul du désespoir.

A la faveur d'une convergence physique faussement anodine du jeune homme et de l'inconnu, transmission, tel le relais dans une course de fond, d'un bristol, de la main de l'inconnu vers la poche de poitrine de la veste d'Antoine, le tout accompli avec une grâce de prestidigitateur – ou de pickpocket.

Plusieurs mètres plus tard, seulement, un sentiment étrange chez Antoine.

Découverte de la carte par une main glissée dans sa poche.

Besoin d'argent ?

Mister Cash

Et puis quoi ?! Pas d'adresse, pas de numéro de téléphone ?! Juste cette sorte d'élection de la part d'un inconnu déjà introuvable, disparu de son champ de vision ?

Une heure plus tard. Deux heures, trois heures... Plus tard... Tombée de la nuit. Quartier des affaires, enfoncé dans le coma des heures de fermeture des bureaux, silhouette solitaire d'Antoine, planté devant l'agence, bristol beige en main, écorné mais toujours d'une virginale neutralité quant aux informations dispensées : Mr. Cash. Antoine devant le distributeur de billets, machine stupide, hostile, avare !

Mr. Cash ! Qui ? Comment ? Pourquoi lui ? Pourquoi cette attente ?

Et pourquoi une telle synchronicité, ensuite, dans les réponses à ces questions ?

Pourquoi, un instant plus tard, cette voiture de luxe apparue comme par enchantement dans l'axe d'Antoine, freinage plus soyeux qu'un soupir d'amoureux sur la peau de l'amante ? Ces vitres teintées, pneus noirs et blancs à l'ancienne, années 50, ces chromes aux ailes, aux jantes, ouvragés avec délicatesse mais surtout, *couleur or* ? Pourquoi cette

portière ouverte ? Cette main surgie de l'univers secret et molletonné de la Cadillac, cet antre générateur de fantasmes ? Les bagues aux quatre doigts de cette main, gourmette au poignet, l'appel patient d'un index ? Antoine intrigué. Fasciné. Attiré, un pas après l'autre, vers cette apparition nocturne… Des pas lents… Prudence ? Plutôt la lenteur d'une marionnette dénuée de volonté propre.

Antoine, emporté dans la nuit à bord de ce flamboyant destrier.

Le temps ? Aboli des pendules. Une nuit abstraite, une nuit de l'âme.

Indices géographiques sciemment brouillés. Effacement progressif de l'espace de raison au profit d'un univers en coulisses, plus *backstage* qu'*underground*, fruit de forces mystérieuses, discrètement à l'œuvre sous les apparences. Un périple impossible à retracer entre l'agence et le repaire de Mr Cash. Là, Antoine rendu au monde extérieur comme à une nouvelle existence, à la texture plus ouatée, assourdie, lumière biaisée, en cet espace à la fois terminal et séminal, un antre, oui, aux géométries tronquées, inceste de la logique mathématique et d'un irrationnel presque forain.

Le reste de la nuit, tel, non pas un rêve éveillé, mais une farce grotesque.

Principal protagoniste ? Mister Cash en personne, *of course*.

Gros comme le capital. Les bajoues hérissées de petits poils drus. Un crâne garni de ridicules implants capillaires. Une petite moustache. Un fume-cigarette pour tafiotte en rupture singulière avec (ou en confirmation de) la virilité artificielle du bonhomme. Un costume ivoire, un mouchoir de soie dans une poche-poitrine rembourrée de l'intérieur, comme le reste, par le volume des chairs. Et le clou du spectacle : entre des lèvres un rien trop fines et humides, deux rangées de dents 24 carats certifiés chatoyants !

Un jumeau mafieux du vendeur de saucisses de *La conjuration des Imbéciles*.

Un clown de bande dessinée, façon ténébreuse.

$ Origines sociales, ethniques, familiales, jalousement tues.

$ Situation civile idem. Ou bien polygame, ou bien branleur compulsif.

$ Mauvais samaritain, avisé en affaires, souteneur de la veuve, protecteur de l'orphelin.

$ Peut-être pédophile refoulé.

$ Activité maîtresse : le prêt sur gages.

$ Du liquide sonnant, craquant, jamais trébuchant.

$ Type de gage : la bourse ou la vie.

$ Ni numéro national, ni acte de naissance, ni registre de commerce, ni identité fiscale – aucune existence officielle.

$ 38 dents en or pour une valeur globale de 142 000 euros.

$ Dentition assurée à vie par une police établie au nom d'un de ses sbires.

$ En un mot (deux) : Mister Cash.

Voici les termes du deal. Prêt des 2174 euros (cash, évidemment) à Antoine. En dépôt et gage de confiance, une lamelle de gencive prélevée au cutter stérilisé, trois cheveux, prélevés à la base de la nuque, destinés à des méthodes d'investigation vaudou en cas de disparition du mauvais payeur.

Pour éponger la dette, une semaine de délai. A peine moins sévère que Julio.

La devise de Mister Cash : pas d'abus de pouvoir, ni d'ingratitude inutile.

Le client-roi. Roi nu. Effusions reconnaissantes en cascade d'Antoine *The Naked King*.

Retour dans la Cadillac customisée ; retour dans le rêve étincelant et mystique ; dans le dérèglement des sens ; peut-être une vaporisation de substances hallucinogènes dans l'habitacle cuir et bois de la longue voiture…

Retour dans la rue, devant l'agence, dans le coma consécutif aux horaires de bureau.

Etrange sensation d'un très bref sommeil, d'un infinitésimal assoupissement.

Rêve elliptique d'un personnage dispensateur de bienfaits dans la clandestinité.

Or, non : dans la poche droite d'Antoine, 2170

euros en billets neufs.

Dans la poche gauche, 4 euros en deux pièces de deux. De la monnaie fiduciaire bien réelle en provenance des coffres en catacombes d'un banquier branque !

Le lendemain, Julio démonté dans son numéro d'intimidation : 2174 euros entre les mains, la queue entre les jambes, reconversion en homme invisible dans le périmètre du quartier d'Antoine. Retour à la paix – relative, de courte durée : Antoine aux prises avec un nouveau compte à rebours, plus impitoyable, et aux dangers incomparablement plus sérieux que les coups de bluff d'un casseur de bacs à sable. Les copains, d'abord ébahis par cette résolution miracle, ensuite inquiets : portrait d'Antoine en étranger, toujours ailleurs, sur un job quelconque, services louches rendus à des individus extérieurs à leur zone de vie habituelle, psychologique et géographique, coups de main à des revendeurs à la petite semaine aux abords des écoles, lycées et universités ; les proies : les jeunes en manque de sensations – ou frustrés par une vocation ratée de chimistes spécialisés en conception psychotrope. Quatre jours de plein régime éreintant, de l'aube aux heures les plus occultes de la nuit urbaine – Antoine face à un premier bilan.

Sous sa casquette de comptable amateur, 870 minables euros.

870 ! 4 jours ! A peine 218 euros par jour ! Solde à combler : 1304 – 6 jours de labeur à un rythme déjà en mode saturation ! A l'horloge du compte à rebours ? Moins de trois jours, depuis maintenant une heure et quart. En tous lieux de la ville, des coins les plus paumés aux avenues du centre, entre le lever et le coucher indistincts du soleil, Antoine cerné de présences incongrues, furtives, agents de Mr Cash dans une filature en bonne et due forme. Souvenir fantasmagorique des conditions du prêt sur gages, de la bourse ou de la vie, de la véracité indiscutable de la menace à la simple vue de ces hommes chargés de sa surveillance, issus d'un monde parallèle de violence, de bruit, de fureur et de morts jamais élucidées. Un seul contact direct entre

Antoine et les Hommes de Main, et une seule question : combien ? *« Quoi ? Seulement 870 ?! »*

Au-dessus d'Antoine, dans l'axe précis de sa nuque encore tendre de 23 ans, reflets métalliques d'une épée de Damoclès passée à l'aiguiseur – fil d'acier glacé.

Conscient de l'infaisabilité du remboursement à terme dans la conjoncture boiteuse d'Antoine, Mr Cash dans son rôle préféré : le premier avertissement avant délai. Infinité de supplices délicieux à la disposition de ses talents inexplorés pour la plomberie. Entre les dents de scie de sa pince fétiche, les incisives sans défense d'Antoine… Les lèvres en sang d'Antoine, scellées dorénavant sur une absence de sourire robotique, scellées sur le vide noir de deux prélèvements dentaires accomplis *Grizzly Fashion*.

Antoine, jeté à nouveau dans la nuit de l'âme.

Retranché de tous, amis, parents, derrière les remparts d'une solitude oppressante.

Les mots des Hommes de Main, leurs échos tels des animaux en cage dans sa boîte crânienne. Sous ses gencives supérieures, au centre, espace équivalent à l'épaisseur d'un doigt. Comme un doigt sur une gâchette. Plaies mal cicatrisées. Anesthésie de douleur. Nul confident en vue. La fausse bonne idée du recours à la police. Quel motif ? Et puis, les représailles en cas d'ennuis causés à Mr. Cash. Alors quoi, la fuite hors du pays ? Un aller simple vers une destination à 500 euros ? Sur place, la plonge ? Les métiers manuels non qualifiés ? Le vol, encore ? Association de malfaiteurs mal foutus ? Ici, depuis la veille, stagnation de la vente de stupéfiants autour des collèges – pouvoir d'achat limité des clients. Etudiants d'abord, chômeurs ensuite : même combat pour même constat d'échec et de vacuité. Les plus belles années d'une vie. Jour J – 2. Trois heures du matin. Dans la nuit opaque de l'âme, un gong sourd, mais sans appel, calqué sur les battements de cœur d'Antoine ; l'heure de sa décision la plus importante.

Course fiévreuse vers le haut de la ville. Course des

idées noires dans son esprit, des particules d'adrénaline dans son organisme. Course contre la montre en direction du fief de cette bande passée maître dans le cambriolage des maisons résidentielles de la classe moyenne aisée. Quelques jours après une première offre de collaboration de la part de la bande, Antoine résolu au rôle (de débutant) prévu pour lui par la Tête Pensante, Flair de son surnom. Flair pour les bons quartiers, les bonnes planques, les bonnes nuits. Flair pour l'identification immédiate des pigeons manipulables à l'envi. Accord rapide avec un Antoine à cran, et fêté par une tournante aux bouffées de joint. Léger relâchement de la tension nerveuse du nouveau venu, dissipation *fluctueuse* de ses crampes à l'estomac.

Au ton des indications de routine de Flair, entrecoupées de blagues des condisciples, départ pour une expédition aventureuse, pour la rencontre d'Antoine avec les strates les plus obscures, méconnues, trop longtemps attendues, de sa propre personnalité.

Quartier-cible défini et atteint. Un silence de velours, propice au sommeil goût de miel et aux rêves inoffensifs. Un air tiède, telle une berceuse. Extinction de feux irréprochable, fenêtres, façades, jardins, allées de garage, commerces de proximité, tous assoupis. Chats gris, agiles mais discrets, des membres de bande aguerris, des voleurs au parfum du mode opératoire : vote non démocratique en (dé)faveur de la demeure 1268, perron, poutres apparentes torsadées à la mode coloniale, pelouse taillée de frais, tourelle néo-moyenâgeuse, balcon et terrasse à l'étage, garage pour deux véhicules. Mari et femme motorisés. Dans le jardin, nulle trace de balançoire ni de jouet ni de pelle ni de seau en plastique coloré. Couple sans enfant, probablement la quarantaine ou plus. Peut-être un animal domestique. Peut-être à domestiquer à leur façon. Répartition aisée des tâches, la plus ingrate pour Antoine : surveillance des environs – loi ancestrale du baptême du feu.

Dispersion spatiale presque chorégraphique, neutralisation des alarmes éventuelles, intrusion dans

la demeure ; montre en main : deux minutes.

Devant la porte ouvragée en bois blanc, Antoine et la solidarité de son ombre solitaire sur les lattes du perron. Ses yeux, fatigués, ternes, perplexes, mais surtout envieux de ce décor feutré, symbole d'une vie presque certainement inaccessible à jamais pour la mauvaise graine du sous-monde prolétaire en mal d'éducation, de distractions, de goûts, simplement, littérature, théâtre, cinéma, parfois en famille, un resto asiatique raffiné de temps à autre… Non, pour Antoine et ses semblables, des maisons accolées comme des cheminées d'usine dans la zone industrielle, des plaines de jeux dévastées, des bancs pour seuls lieux de ralliement, des mobylettes volées, aux numéros de série effacés ; des parties de foot inter-quartiers avec pics d'enthousiasme durant les périodes de Coupe du Monde ou d'Europe, des rêves condamnés plein le jeu de jambes ; des pères ignares au service des intérêts d'autrui en vue d'une pension ingrate, des plats surgelés, des pâtes de la veille fourrés à la va-vite dans la gueule branlante d'un micro-ondes incrusté de tâches brunes, des promenades de fauchés à la foire une fois par an en guise de grande sortie de famille, des frites, des escargots, des beignets, quelques beignes aussi, après la bière de trop… Vague ivresse bon marché et…

Des bruits ! Humains et autres. Eclats de voix écorchées et chutes d'objets ! Antoine sur le mode opératoire de la toupie, en quête d'une silhouette familière, d'une instruction ! Enjeux et protagonistes invisibles, toutefois, rien derrière les tentures, rien à la porte ni au balcon ni à la terrasse ; premières réactions d'un voisinage ankylosé, regards vaseux derrière les rideaux, une ou deux silhouettes sur les seuils de porte, mais avec prudence, et Antoine égaré fouillant les obscurités hostiles tout autour de lui à la recherche d'au moins un des compagnons de Flair – volatilisés, tous ! Chats gris méconnaissables dans la nuit, habiles mais discrets, toujours au parfum, surtout dans les situations d'urgence.

Antoine, figé par l'inexpérience et la honte, seul de la pire solitude, celle de l'abandon.

Dans son dos, ouverture d'une porte, à la volée !

Sommation citoyenne et outrée !

Instinct de survie en feu, fuite en avant d'un Antoine arythmique !

Puis la détonation.

Puis la brûlure dans la chair encore tendre de sa nuque de 23 ans.

Puis la douleur du bout du monde, et un ruissellement abrasif, depuis le point d'impact de l'enfer avec son corps, vers le creux de son cou et les bassins chétifs de ses clavicules.

Puis le bouleversement de son centre de gravité. Jaillissement, enfin, hors des limites étroites de son être physique, de la nuit bien trop envahissante de son âme.

Dans l'édition du journal de ce mardi, Antoine, ce fut 42 mots, 268 caractères, espaces compris, à la rubrique des Chiens Ecrasés.

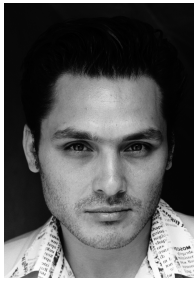
Copyright: Kenan Görgün

Graphisme: Françoise Hekkers - Direction Communication, Presse et Protocole
éditeur responsable: Henry Ingberg - bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

–

Ministère de la Communauté française
Service général des lettres et du livre Bruxelles, septembre 2007

Né à Bruxelles, en 1977, de parents turcs, diplôme de l'école buissonnière et de l'Université Libre de la Rue, Kenan Görgün s'hyperactive depuis plusieurs années comme romancier, scénariste de longs métrages pour d'autres cinéastes et de courts métrages pour soi-même. Alternant les styles, les mixant avec une liberté sine qua non de la littérature, il a passé un pari avec le diable pour ne jamais être là où on l'attend.



© Photo Bruno Charroy

Du même auteur :

L'Enfer est à nous, recueil de nouvelles, Quadrature, prix Franz de Wever, 2005

L'Ogre c'est mon enfant, roman, Luce Wilquin, 2006

Fosse Commune, roman, Fayard, 2007